

ETC



Exil et nationalité

Manon Regimbald

Number 17, Winter 1992

Exil et nationalité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/35852ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (print)

1923-3205 (digital)

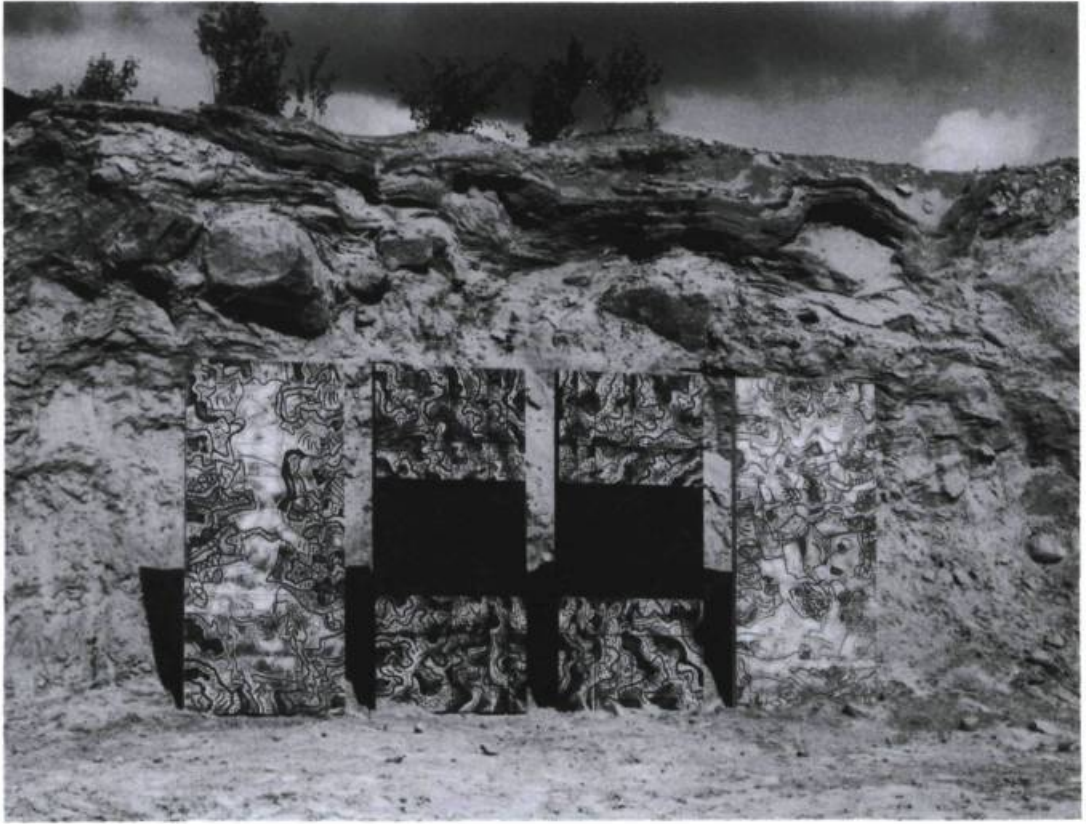
[Explore this journal](#)

Cite this document

Regimbald, M. (1992). Exil et nationalité. *ETC*, (17), 5–6.

ÉDITORIAL

EXIL ET NATIONALITÉ



René Derouin, *Mexico-Va-David*, série *Between*, 1984. Relief sur aggloméré ; 2,27 m x 1,02 m.

Photo : Musée national de Rimouski

« 1792 est la première année libre du pays. »¹
François Baillargé, peintre et sculpteur québécois
janvier 1792

Exil et nationalité. Un thème en contrepoint dont les pôles mobiles nous questionnent dans ce contexte actuel de légitimation internationale à tout prix des courants artistiques² :

– *l'art s'exile-t-il volontairement des préoccupations nationalistes ? le nationalisme s'exile-t-il de l'art ? les artistes sont-ils exilés dans leur propre pays ? ou bien la société les exile-t-elle involontairement ? délibérément ?*

Dans un pays depuis trop longtemps égaré dans ses doublures et qui erre entre les commissions et les rapports tous azimuts voués à sa reconstruction nationale et/ou culturelle, les espoirs des uns deviennent rapidement les déboires des autres. À réitérer obstinément la mise en abîme de nations qui apparaissent de plus en plus divisées, déracinées, les paravents institutionnalisés – forums, enquêtes, conférences – consternent et révol-

tent. Parce que l'identité de l'art québécois est doublement troublée, localement et internationalement, le comité de rédaction d'*Etc Montréal* a voulu connaître le point de vue de divers intervenants sur cette situation inquiétante et étrangère de l'exil et de la nationalité.

Dans la mesure où l'art actuel semble assujéti à une scénographie marchande internationale qui laisse peu de place aux variantes nationales, l'examen de ses manifestations récentes nous intriguait. Si, d'une part, à l'échelle internationale, nous assistons à la résurgence en cascades de moult nationalismes, ces derniers semblent échouer artistiquement sur l'écueil d'utopies individualistes. D'autre part, en dépit de l'urgence de débattre des revendications locales, les artistes, d'ici comme d'ailleurs, visent une homologation outre frontière.

Sur ces considérations générales, nous avons sollicité nos invité-e-s à poursuivre la réflexion. *Qui*

sommes-nous ? d'où venons-nous ? où allons-nous ? rappelle Fernande Saint-Martin. À partir de l'exil intérieur de Borduas est posé le problème d'identité individuelle et collective. En abordant « l'art périlleux de se représenter soi-même », l'auteure expose le risque de l'identification spéculaire. L'idée de nation, mesurée entre autres à la diversité de ses expériences épistémologiques, historiques et culturelles et mûrie par ses « conflits contradictoires et internes », est mise à l'épreuve dans le cadre de la postmodernité. Ayant écarté la construction d'une représentation nationale pour mieux s'opposer à l'hégémonie des grandes métropoles, le postmodernisme n'aurait peut-être que muté les centres les uns pour les autres et prétendu à l'égalité des grands et des petits.

Aussi, nous avons voulu que dialoguent notre récente modernité et notre jeune « postmodernité » et que s'éclaircisse l'art québécois actuel autrement que dans sa contemporanéité immédiate. Pour ce faire, nous avons élargi historiquement notre questionnement. Pour contrebalancer la célérité de l'actualité pressée d'esquiver ses racines, nous avons choisi de retourner à Borduas : ce phare nécessaire à notre modernité. François Marc-Gagnon élabore sur ses exils – intérieur, new yorkais et parisien. Afin d'éviter l'isolement stérile d'un art expatrié de ses sources malgré la jeunesse de son histoire, Francine Couture a considéré la situation québécoise des années 60. En période d'émancipation nationale, le corpus étudié célèbre « la nation moderne », l'une québécoise (Mousseau) et l'autre canadienne (Tousignant) alors qu'un groupe comme Fusion des arts, nettement indépendantiste et contre-culturel, critique les valeurs de la modernité ; en même temps, Couture soulève la double contradiction entre, d'une part, une scène locale qui valorise la modernité artistique et, d'autre part, une scène internationale où les courants dominants luttent pour s'approprier l'étiquette de l'art contemporain.

Suite à notre demande de commenter le rapport Arpin, Rose Marie Arbour signale « l'absence d'un projet véritablement articulé face à la fonction des arts actuels dans une société québécoise, en voie d'autonomie » et les dangers de rapatrier exclusivement les pouvoirs en matière d'art et de culture. Elle dénonce la prétention à l'internationalisme qui, sous prétexte de rentabilité et de « consommation », y est encouragée ; tout comme elle met en doute la pertinence de gérer l'art à tout prix « comme cela se fait », aux dires du rapport

Arpin, « dans les autres secteurs de l'industrie et du commerce ». Et puis, Annie Molin Vasseur, après avoir recueilli les opinions d'une quinzaine d'artistes et d'intervenants du milieu institutionnel (ministériel et muséal) et critique qui ont bien voulu répondre aux questions du comité de rédaction, s'adresse « À Madame la ministre des Affaires culturelles du Québec » et constate « que d'efforts (...) pour parvenir à faire de cette culture de l'art et de cette culture encore un pays ».

Finalement, dans un entretien avec François Latraverse, Masagimu Morituri affirme que « devant ce qu'il y a de plus singulier même dans ce qui le touche au plus près de ce qu'il estime être son identité, l'individu n'est pas le fin mot », ajoutant du même élan qu'aux critères d'identité nationale ne peuvent correspondre finalement « que des fictions » voire beaucoup moins : « une mondialisation généralisée qui ne laisse aux nations que le rôle d'une incarnation ». Des prétenoms en quelque sorte.

Exilés à nous-mêmes, nous sommes étrangers. Cet apprentissage à détecter l'étranger en nous, comme l'écrivait Julia Kristeva, « c'est peut-être notre seule manière de ne pas le traquer dehors »³. C'est dans ces conditions que le nationalisme québécois devrait apprendre à croiser ses rapports à l'autre. Dans la vie comme dans l'art.

MANON REGIMBALD

NOTES ET RÉFÉRENCES

1. Baillargé, François, *Journal de l'artiste*, extrait du 1^{er} janvier 1792. L'artiste fait référence à la proclamation, le 26 décembre 1791, de l'entrée en vigueur de la nouvelle constitution du Bas-Canada (Québec) et du Haut-Canada (Ontario) correspondant à la naissance de la démocratie au Québec grâce à la constitution des institutions parlementaires, même s'il faudra attendre 1840 pour obtenir un gouvernement responsable.
2. Le dossier est à suivre puisque nous achèverons d'en présenter le contenu au numéro prochain.
3. Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988, p. 283.